

JULI ZEH

Décompression

roman traduit de l'allemand
par Matthieu Dumont

ACTES SUD

pour Nelson

Nous parlions de la direction du vent et de la houle et faisons des conjectures sur le temps de ce mois de novembre. Même sur l'île, il y avait des saisons, il suffisait de bien observer. Le jour, la température ne descendait que rarement en dessous des vingt degrés. Puis vint le tour de la situation économique. Bernie, l'Écossais, plaidait pour une insolvabilité ordonnée de la Grèce. Laura, en tant que Suisse, trouvait qu'il fallait soutenir les petits pays. Je ne m'intéressais pas à la politique. Pas la peine d'émigrer pour passer mes journées à suivre les informations sur Internet. Laura et Bernie s'accordèrent à dire que l'Allemagne était la nouvelle police économique de l'Europe – forte, mais impopulaire. Ils me regardèrent, l'air d'attendre un commentaire. À l'étranger, chaque Allemand devient le porte-parole d'Angela Merkel.

“Pour nous, ça fait longtemps que la crise est finie”, dis-je.

Les Allemands et les Britanniques partaient à nouveau en vacances. On allait mieux, certains allaient même bien.

Nous gardions nos panneaux en carton coincés sous le bras. Sur la pancarte de Bernie était inscrit

EVAN FAMILY et NORRIS FAMILY. Sur celui de Laura, on lisait ANNETTE, FRANK, BASTI et SUSANNE. Je n'avais ce jour-là que deux noms sur le mien : THEODOR HAST et JOLANTHE AUGUSTA SOPHIE VON DER PAHLEN. Ce nom tenait à peine en entier sur le carton. Les panneaux devaient être suffisamment petits pour qu'on puisse les faire disparaître à tout moment sous nos vestes. Une loi insulaire protégeant les chauffeurs de taxi nous interdisait de venir chercher nos clients à l'aéroport. On s'exposait à une amende de trois cents euros si l'on se faisait prendre. Les chauffeurs attendaient devant les portes vitrées du hall d'arrivée et nous tenaient à l'œil. C'est leur présence qui nous avait inculqué l'habitude de donner l'accolade à nos clients éberlués comme s'ils étaient de vieux amis. Le tableau d'affichage qui se trouvait au-dessus de nos têtes signala : *20 minutes delayed**. Bernie haussa les sourcils d'un air interrogateur. Affirmatif.

“*With much milk*, dis-je.

— *Lots of*”, dit Laura.

Laura essayait depuis des années de m'apprendre l'anglais alors même que mon espagnol laissait encore beaucoup à désirer. Bernie n'avait que faire de mon mauvais anglais, tant qu'il me comprenait. Il enfonça ses mains dans les poches de son short et se traîna en direction de la cafétéria. Avec sa barbe de cinq jours et sa démarche chaloupée, il avait toujours l'air de se trouver sur le pont d'un bateau.

Nous avons fini notre café lorsque les premiers passagers sortirent du sas. Une famille encercla

* Les passages écrits en anglais par l'auteur sont traduits en français à la fin du volume. (*N.d.T.*)

Bernie. Cinq personnes. Ça valait le coup. Je cherchais du regard une dame élégante d'un certain âge, accompagnée d'un homme à tête chenue qui pousserait un chariot contenant une montagne de valises aux couleurs harmonieuses. Je ne pouvais pas me représenter autrement un Theodor et une Jolante. Nous étions convenus que je m'occuperais exclusivement d'eux moyennant une somme que seuls peuvent payer ceux qui ont déjà derrière eux une grande partie de leur vie.

C'était toujours palpitant d'accueillir de nouveaux clients à l'aéroport. On ne savait jamais qui se serait mis en tête de s'essayer à la plongée. Dans la mesure où Antje s'occupait du secrétariat, je ne leur avais, pour la plupart d'entre eux, même pas parlé au téléphone. Quelle serait leur allure, quel âge, quels métiers, leurs goûts, leurs parcours de vie? Au bord de la mer, c'était un peu comme dans le compartiment d'un train : on apprenait vite à se connaître incroyablement bien. Comme je m'étais habitué à ne pas émettre de jugements, je m'entendais avec tout le monde.

Des passagers d'un avion en provenance de Madrid se mêlèrent à ceux d'Air Berlin. Ils étaient plus petits, habillés moins chaudement et pas aussi pâles. J'étais très fort pour deviner les nationalités. Je reconnaissais un Allemand avec un taux de réussite de presque cent pour cent. Un couple se dirigea vers moi. Père et fille, pensai-je brièvement en continuant de chercher derrière eux Theodor et Jolante, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent devant moi. C'est seulement lorsque cette femme pointa du doigt le carton avec leurs noms que je compris que mes nouveaux clients m'avaient trouvé.

“Jolante sans H, dit la femme.

— Vous êtes M. Fiedler?” demanda l’homme.

Un chauffeur de taxi nous épiait depuis la porte à tambour. J’écartai les bras et serrai Theodor Hast contre moi.

“Je suis Sven, dis-je. Bienvenue sur l’île.”

Theodor se crispa tandis que j’embrassai l’air à gauche et à droite de son visage. Un léger parfum de lavande et de vin rouge. Puis je fis de même avec la femme. Elle était aussi souple qu’un animal en peluche. L’espace d’un instant, j’eus l’impression qu’elle allait s’écrouler aussitôt que j’aurais relâché mon étreinte.

“Ouh là, dit Theodor. Quel accueil.”

Je leur expliquerais cette mascarade de bienvenue dans la voiture.

“Je suis garé dehors”, dis-je.

Bernie avait rassemblé autour de lui sa deuxième famille, Laura se trouvait au milieu d’un groupe de jeunes Allemands. Tous se taisaient et nous observaient. Je les regardai à mon tour et haussai les épaules en signe d’étonnement. Antje se serait moquée de moi et aurait à nouveau prétendu que j’étais “long à la comprenette”. Theodor et Jolante avaient attrapé leurs valises à roulettes et se dirigeaient tranquillement vers la sortie. Lui en costume sur mesure sans chemise ni cravate, veste ouverte sur un tee-shirt clair. Elle en bottes militaires avec une robe grise en lin, sans manches, descendant jusqu’aux genoux. Sa chevelure noire brillait dans son dos comme le plumage d’une corneille. Ils échangèrent une bourrade complice en riant. S’arrêtèrent et se retournèrent vers moi. C’est alors que je m’en rendis compte à mon tour : ils n’avaient pas

l'air de vacanciers. Mais plutôt de mannequins pour une publicité touristique. J'avais la vague impression de les avoir déjà vus. La moitié du hall d'arrivée les regardait. L'expression "beaux spécimens" me vint à l'esprit.

"Bon ben, amuse-toi bien, dit Laura en jetant un œil sur les jambes de Mme von der Pahlen.

— *Canalla*", dit Bernie en ricanant, et il me gratifia d'une claque sur l'épaule au moment où je passai devant lui : petit salaud. Il était tombé sur une famille de rouquins, lui. Ce qui signifiait coups de soleil et gamins nerveux.

Dehors, sur le parking, j'ouvris à mes clients la porte latérale du minibus Volkswagen, mais ils trouvèrent plus amusant de monter avec moi à l'avant. Le véhicule disposait d'une banquette avant à trois places ; Theodor s'imposa au milieu. Ma jambe nue en short semblait déplacée à côté de son pantalon de costume. En passant la première, ma main effleura sa cuisse gauche. Il serra les genoux pendant le reste du trajet.

"Ici, on se tutoie. Si ça vous va.

— Theo.

— Jola."

Nous échangeâmes des poignées de main. Les doigts de Theo étaient chauds mais mous dans les miens. Jola avait la poignée de main ferme d'un homme, mais étonnamment froide. Elle trouva la fenêtre à la manivelle et mit le nez dehors. Ses lunettes de soleil lui donnaient un air d'insecte. Un insecte plutôt mignon, je devais l'admettre.

Arrecife était un ramassis de désagréments. Administrations, tribunaux, police, complexes hôteliers,

hôpitaux. On ne s'y rend qu'en cas de problème, aimait à dire Antje. Je ne savais pas encore ce jour-là que j'en avais un. Je pris plaisir à quitter l'orbite de la ville, appuyai sur l'accélérateur, atteignis la route de sortie ainsi que la vitesse de libération. Le paysage s'ouvrit. Quelques palmiers barbus en bord de route, puis du noir partout jusqu'à l'horizon. L'île n'était pas belle, au sens classique du terme. Contemplée depuis l'avion, elle ressemblait à une gigantesque gravière. Des collines d'un brun grisâtre au creux desquelles semblaient reposer des restes de neige. Lors de l'atterrissage, on se rendait compte que les taches claires étaient des villages composés de maisons blanches. Un paysage sans végétation notable se trouve dans une situation aussi délicate qu'une femme ne possédant rien de convenable à se mettre. C'est précisément pour son absence de coquetterie que j'avais d'emblée aimé cette île.

Comment s'est passé votre vol, quel temps fait-il en Allemagne ?

Quelle taille fait l'île, combien a-t-elle d'habitants ?

Je choisis d'emprunter l'itinéraire qui traverse les vignes. D'innombrables cuvettes en forme d'entonnoir, au fond desquelles autant de pieds de vigne trouvaient de la protection et un sol fertile. Qu'il y ait des hommes prêts à creuser pour chaque plante des trous d'un mètre de diamètre dans la couche de lapilli tout en consolidant le bord à l'aide d'un muret de pierres, perforant ainsi cinq mille hectares comme un gruyère, n'en finissait pas de me fasciner. Les cratères du Timanfaya luisaient au loin, rougeâtres, jaunes, violets et verdâtres, du fait des lichens qui recouvraient la roche volcanique. La seule plante qui poussait dans cet environnement

était un champignon. J’attendais de voir qui dirait en premier “On dirait la lune”.

“On dirait la lune, fit Jola.

— Sublime”, dit Theo.

Lorsque, quatorze ans auparavant, Antje et moi avions débarqué ici, avec nos sacs à dos et le projet de passer la plus grande partie de notre futur sur cette île, conjointement ou non, c’est elle qui avait dit, en apercevant le Timanfaya, “On dirait la lune”. J’avais pensé à quelque chose comme “Sublime” sans pourtant trouver le mot juste.

“Quand on aime la caillasse, dit Jola.

— Tu ne comprends rien à l’esthétique du dépouillement, répliqua Theo.

— Et toi t’es juste content d’avoir rejoint le plancher des vaches.”

Jola ôta ses bottes et ses chaussettes et me jeta un regard interrogatif avant d’appuyer ses pieds nus contre le pare-brise. J’acquiesçai d’un air approbateur. J’aimais bien quand mes clients se mettaient rapidement à l’aise. Ils ne devaient *pas* faire comme à la maison.

“Toi non plus tu n’aimes pas prendre l’avion?” demandai-je à Theo.

Il me fusilla du regard.

“Il fait semblant de dormir”, dit Jola. Elle avait sorti son téléphone et écrivait un SMS. “Comme tous les hommes qui ont peur.

— Moi je me soûle aussi vite que possible, dis-je.

— Theo n’attend pas le décollage pour s’y mettre.”

Un portable couina. Theo passa la main dans la poche intérieure de sa veste. Lut et répondit.

“Tu retournes souvent en Allemagne? demanda Jola.

— Seulement quand je ne peux pas faire autrement”, dis-je.

Le portable de Jola couina. Elle lut et donna un coup de coude à Theo. En riant, elle retroussait le nez comme une petite fille. Theo regarda par la fenêtre.

“Le paysage me plaît, dit-il. Il vous laisse tranquille. Ne cherche pas à ce qu’on s’extasie perpétuellement devant lui.”

Je comprenais parfaitement ce qu’il voulait dire.

“Dans les deux semaines qui viennent, seul ce qui est sous l’eau m’intéresse, dit Jola. Le monde qui est au-dessus peut aller se faire voir.”

Cela aussi je le comprenais.

Nous atteignîmes Tinajo, une petite ville aux maisons blanches dont les toits plats étaient surmontés, à chaque coin, de tourelles de style oriental. Nous tournâmes à gauche au niveau de la librairie, qui semblait avoir été rénovée avant d’être fermée. Au bout de quelques centaines de mètres, nous avions laissé derrière nous les derniers jardinets soignés. Suivirent des champs en terrasse arrachés aux éboulis. Des courgettes éparses étaient couchées sur la terre noire. Un hangar plat, sur le toit duquel un chien de berger était attaché en plein soleil, constituait le dernier signe de civilisation. La route se transformait en une piste empierrée qui, jalonnée de bornes badigeonnées de blanc, se déployait tel un ruban sinueux à travers les champs volcaniques. Arrivés à cet endroit, la plupart des clients commençaient à s’exciter. Ils s’exclamaient sur un ton badin : “Mais où est-ce que tu nous emmènes?” et “Mais c’est le bout du monde!”.

Jola dit : Wouah.

Theo dit : La vache.

Je ne fis aucun commentaire d'ordre touristique sur l'histoire et la géologie de la région. N'évoquai pas les éruptions volcaniques qui avaient enseveli un quart de l'île en six ans. Je la bouclai pour les laisser à leur émerveillement. Aux alentours, rien d'autre que des roches à la morphologie étrange. Le silence des minéraux. Même pas un oiseau en vue. Le vent secouait la voiture comme s'il voulait s'y engouffrer.

Une fois le dernier cône volcanique contourné, l'Atlantique nous apparut soudainement, bleu marine et bordé d'une dentelle d'embruns, un peu invraisemblable après toute cette pierraille. Le ressac se fracassait contre les rochers du rivage, projetant dans les airs des nuages d'écume qui donnaient l'impression d'être filmés au ralenti. Le ciel, prolongement de l'océan avec d'autres moyens, gris-bleu, blanc et ébouriffé par les vents.

“Eh ben, fit Jola.

— Connaissez-vous l'histoire, demanda Theo, des deux écrivains qui se promènent sur une plage? Le premier se plaint de ce que tous les bons livres aient déjà été écrits. Regarde, s'exclame l'autre en indiquant la mer, voilà la toute dernière vague!”

Jola rit brièvement, moi pas du tout. Le silence minéral l'emportait toujours. Nous atteignîmes Lahora quelques minutes plus tard. Une construction inachevée marquait l'entrée du lieu, un bloc de béton posé sur des fondations en pierres naturelles et dont les fenêtres béantes donnaient sur la mer. La piste se transformait en une bande de sable glissante qui descendait raide jusqu'au village. Si toutefois “village” est le terme approprié pour désigner une trentaine de maisons inhabitées.

Tandis que je me demande comment décrire au plus juste Lahora, je me rends compte que je parle au passé de cette île et de tout ce qui s'y trouve. Cela fait à peine trois mois que je me rendis pour la première fois à Lahora en compagnie de Theo et Jola. Comme d'habitude, je fis une halte sur la falaise, à l'extrémité la plus élevée des environs, afin que mes clients puissent apprécier la vue. J'expliquai que Lahora, contrairement à ce que prétendaient bon nombre de guides, n'était en rien un ancien village de pêcheurs. Qu'il s'agissait plutôt d'un groupement de résidences secondaires construites par des Espagnols fortunés qui possédaient à Tinajo des propriétés certes jolies mais sans la vue sur la mer. Le gouvernement insulaire, continuai-je, avait accordé des permis de construire au beau milieu d'une des plus vastes zones volcaniques sans se préoccuper de la viabilité du terrain. Lahora ne possédait aucun plan de construction. Aucun nom de rue. Aucune canalisation. À part Antje et moi, Lahora n'avait même aucun habitant réel. C'était un mélange de chantiers interrompus et de ville fantôme, une variation autour de la frontière invisible séparant le pas-encore-achevé du déjà-délabré.

Les Espagnols avaient en effet cessé depuis longtemps de bricoler leurs maisons inachevées. Ils se contentaient de rester assis sur leurs terrasses clôturées par du bois flotté tandis que le vent chargé d'iode rongait le crépi des murs. Des tambours de câbles en bois servaient de tables et des palettes empilées faisaient office de banquettes. Lahora était un terminus. Un lieu en suspens. Meublé par des objets qui, partout ailleurs, auraient atterri à la décharge. Le bout du monde.